



LES FILMS DU POISSON, CINEFRANCE et KINA présentent

MÉLANIE THIERRY
BENOÎT MAGIMEL BENJAMIN BIOLAY
LA DOULEUR

D'APRÈS «LA DOULEUR» DE MARGUERITE DURAS PUBLIÉ PAR P.O.L.
© SUCCESSION MARGUERITE DURAS, REPRÉSENTÉE PAR LES ÉDITIONS GALLIMARD
UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR EMMANUEL FINKIEL

PRODUIT PAR PAUL FERRÉOL ET LAETITIA SCHNEITZ. ÉCRIVAIN MILLET, DAVID CARROUÉ ET JULIEN VERGÉS. MICKEL, ANASTY, VINCENT BROSSET. COOPÉRATION DE JACQUES SERRA ET OLIVIER BOUWICKART. ANNE LAURE CHECHAM ET CÉCILIENNE SPERMINI. MONTAGE SCOTTE LACER. MUSIQUE ALEXIS ANTOYRACON. SON ANTHONY BASILE BECKER. DAVID VERMACH.
BENOÎT CARACONNE, JEAN CHOUËR, ALING CARROY, EMMANUEL FINKIEL. COOPÉRATION ANAIS RIVANOY, SÉBASTIEN DAHL. MONTAGE PASCAL LÉCHOUËC. PREMIER ASSISTANT MATHIEU ABAUDINE. SCÉNARISTE DE PRODUCTION SÉBASTIEN BOUTERLIN. UN FILM PRÉSENTÉ PAR LES FILMS DU POISSON, CINEFRANCE ET KINA.
EN COOPÉRATION AVEC PERCUS PRODUCTIONS, NÉO PRODUCTIONS, FRANCE 3 CENDRA, PRODUCTIONS SÉBASTIEN PÉREZ. AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'ANIMÉ. AVEC LE SOUTIEN DE LA REGION ÎLE DE FRANCE. COOPÉRATION AVEC LA FONDATION ENTREPRISES CENDRA, AVEC LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION. COOPÉRATION AVEC LES FILMS DU POISSON, CINEFRANCE ET KINA.
EN COOPÉRATION AVEC CINEFRANCE ET CINEFRANCE 4. UN FILM DU GOVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE. AVEC LE SOUTIEN DES FILMS DU LIÉGEOIS. AVEC LE SOUTIEN DE L'ASBL.



M, G, K, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100



La Douleur d'Emmanuel Finkiel

PAR ANTOINE DE BAECQUE

Marguerite Duras commence à écrire ses *Cahiers de la guerre* alors que son mari, Robert Antelme, résistant, a été arrêté en juin 1944. Après le retour de déportation de ce dernier, en avril 1945, elle poursuit ce journal qui relate « sa douleur » au moment de cette disparition. C'est à partir de ce journal que, près de trente-cinq ans plus tard, Marguerite Duras, désormais célèbre, écrit *La Douleur*, publié en 1985, se nourrissant de ses notes et des faits historiques qu'elle a vécus à la fin de l'Occupation et à la Libération de Paris. Emmanuel Finkiel, pour son cinquième long métrage, adapte ce livre qui l'a tant marqué, et parvient à en restituer l'ambiguïté profonde, faite de cette douleur et de toute une palette d'émotions qui ont pu lier la femme de 1945, et celle de 1980. On y ressent la honte, la souffrance, l'amour, la haine, la perversité, la dépendance, le tout constamment retravaillé par l'écriture et la pensée de soi. Cette relation aux sentiments tels qu'ils ont été éprouvés, tels qu'elle s'en souvient, tels qu'ils ont été écrits et réécrits, à leur présent, à leur mémoire, au sein d'une ville bouleversée par l'histoire, trouve une subtile et envoûtante correspondance

cinématographique. Pour cela, Emmanuel Finkiel commence par installer le Paris occupé de juin 1944, celui des derniers mois de la guerre. Il parvient à le faire d'une manière à la fois réaliste et irréaliste, comme si le spectateur pouvait « reconnaître » des éléments attendus, des ambiances convenues, des habits ou des objets d'époque, et que ce même spectateur se trouvait pourtant perdu, déstabilisé, face au refus de la reconstitution décorative. Ce n'est pas un film pittoresque sur ce qu'est devenue l'histoire de ce moment, mais une mise à distance qui tient de l'effet d'étrangeté : une ville matérielle parfois presque onirique, filmée « de loin », vue à travers la buée, la lumière trop crue ou dont le noir des façades la rend tout aussi opaque. Ce sont le regard et la pensée de cette femme qui organisent le film, une vision décalée du monde. Les événements et les personnages participent de cet écart : on ne sait pas si les résistants qui entourent Marguerite jouent ou complotent – en tous les cas ils ressemblent à de grands enfants ; on hésite également à propos des liens que la jeune femme

établit avec un collaborateur français de la Gestapo, Rabier – veut-il remonter le réseau résistant ou est-il simplement amoureux ? Et elle, désire-t-elle se servir de lui pour avoir des informations sur son mari ou joue-t-elle à la plus perverse ? Tandis que Paris se libère peu à peu, puis soudain, que l'atmosphère change, la jeune femme s'enferme au contraire dans cette souffrance qui, à la fois, la mine et lui donne une raison de vivre. Si bien que Marguerite vit l'histoire avec l'impression de traverser une ville qui passe d'une occupation à l'autre : elle était occupée par les Allemands, elle le devient par les gaullistes, qui imposent leurs manières, leurs symboles, leurs valeurs et leur vision de l'histoire, cet oubli généralisé au nom de la gloire résistante. *La Douleur* d'Emmanuel Finkiel parvient à refaire monde et histoire avec les armes du cinéma. C'est la réussite du film. Ici, la réalité de l'absence devient très concrète, hyper-subjective, gestuelle, visuelle, sensible, et pas seulement intellectuelle : une femme est seule avec son absence, déchirée, alors qu'elle est très entourée, par son amant, par ses amis résistants, par Paris, par l'histoire de France. Mais entre elle et ce qui l'entoure existent tous les obstacles et les troubles de la vue et de la sensation, ceux qu'a disposés le cinéaste : le flou, les vitres,

« Tandis que Paris se libère peu à peu, puis soudain, que l'atmosphère change, la jeune femme s'enferme au contraire dans cette souffrance qui, à la fois, la mine et lui donne une raison de vivre. »

les murs derrière lesquels elle se cache, les hallucinations, les bruits, le moindre craquement, l'ouverture d'une porte. Cette faculté proprement incroyable qu'a eu Marguerite Duras à pouvoir, rétrospectivement, quelques mois plus tard dans son journal, quelques décennies plus tard dans son livre, se décrire, se voir en train d'attendre, donc de souffrir, cette distance qui fait son écriture si particulière, Emmanuel Finkiel en recherche des correspondances cinématographiques par le dédoublement qui, à tout moment, le guette. Le film est habité par ces motifs innombrables qui gênent, complexifient et perturbent la vision. À la transparence, le film préfère l'obstacle. L'aboutissement de ce processus est saisissant : Marguerite met plus de prix à sa propre douleur qu'à son mari. Comme finit par le lui dire son compagnon clandestin, Dionys : « *À quoi êtes-vous la plus attachée ? À Robert Antelme ou à votre douleur ?* » Plus il est absent, plus il est aimé. Sa présence, *in fine*, quand il revient de la mort, de Dachau, porté par ses amis, quasi squelette au bord de la fosse, représente la grande épreuve. Elle ne veut pas le voir. Là est la vraie douleur, dans la contradiction entre ce que Marguerite montre d'elle aux autres – la femme aimante – et ce qu'elle ressent – que le retour, loin d'être une libération, va être le plus dur. D'abord parce qu'il met fin « officiellement » à l'attente, donc à ce qui donnait sens à sa vie. Ensuite parce que le véritable bouleversement approche : elle n'aime plus Robert, elle en aime un autre. Les trois acteurs principaux, Mélanie Thierry (Marguerite), Benoît Magimel (Rabier), Benjamin Biolay (Dionys), sont étonnants, parfois bouleversants, dans ces registres qu'on ne leur connaissait pas. ●



TROIS QUESTIONS AU RÉALISATEUR EMMANUEL FINKIEL

D'où est venu le désir d'adapter *La Douleur* de Marguerite Duras ?

L'occasion de travailler sur le texte vient à l'origine d'Elsa Zylberstein et de David Gauquière qui m'ont proposé d'en écrire le scénario. Le désir vient de plus loin. Il se trouve que j'avais lu *La Douleur* vers 19 ans et comme beaucoup de gens, ce livre m'avait bouleversé. Aussi parce qu'il s'inscrivait dans une histoire personnelle. Cette femme qui attend le retour de son mari des camps de concentration et, alors que tout le monde revient, lui ne revient pas... Ce personnage faisait écho à la figure même de mon père, qui était quelqu'un qui attendait toujours, me semble-t-il. Même après qu'il ait eu la certitude que la vie de ses parents et de son frère s'était terminée à Auschwitz. Pour ces gens qui n'avaient pas de dépouille, l'absence était toujours présente. Et ce n'était pas une idée intellectuelle, c'était très concret. La présence de l'absence... De mon point de vue, c'était ce que racontait *La Douleur* : être face à cette présence. Replié sur soi-même, un voyage intérieur.

Comment avez-vous abordé ce texte très autobiographique, il s'agit de l'histoire personnelle de Marguerite Duras ?

Duras se défend d'avoir travaillé ce texte. Elle affirme qu'elle l'a écrit dans un état et un moment dont elle ne se souvient pas... Sans avoir osé le retoucher quand elle l'a retrouvé, « *la littérature m'a fait honte* »... De mon point de vue, c'est faux. En relisant et travaillant sur le texte, je me suis rendu compte que tout cela était en fait extrêmement écrit, ciselé, construit. D'autre part, quand on se plonge dans sa

biographie et que l'on sait la vraie nature de ses rapports avec Robert Antelme à l'époque, il devient difficile de tout à fait croire à l'authenticité de ce journal quand on lit à quel point elle n'arrivait plus à vivre, à respirer... À un moment donné, j'ai presque été à me dire : « *Je la déteste, je ne vais quand même pas faire une adaptation procès !* » Et puis j'ai vu que ses ficelles étaient grosses justement parce qu'elle nous les donnait à voir, justement parce que c'était là que sa douleur devenait plus complexe, et surtout plus épaisse, plus vraie, résonnant avec les confusions et les contradictions que chacun de nous peut avoir. J'y ai finalement vu une certaine honnêteté. Et j'ai fini par l'aimer. C'est ce rapport, cet équilibre entre la fiction savamment créée par Duras et sa réalité biographique qui ont guidé les grandes lignes de l'adaptation.

Le film n'est pas un portrait de Marguerite Duras. Si cela n'était pas évoqué par Rabier, on pourrait presque oublier qu'il s'agit de l'écrivain célèbre.

Oui, je ne voulais pas faire un biopic ! Le cahier des charges au cinéma, par le fait même que tu incarnes, t'oblige à te positionner, à présupposer des choses. Mais je l'ai fait plutôt en amenant Marguerite au niveau de ce qu'est un être humain et qui réagit comme un être humain, pas comme un écrivain. Moi, je ne connais pas d'écrivain, je connais des gens qui écrivent. Le personnage de l'écrivain est un concept et je voulais d'emblée évacuer la figure de Duras — son récit lui-même me l'autorisait puisqu'on ne peut pas dire que c'est une véritable autobiographie. ●

La Douleur d'Emmanuel Finkiel

SYNOPSIS



En salles à partir
du 24 janvier

France – 2017 – 2h06

Scénario et Réalisation
Emmanuel Finkiel

Avec

Mélanie Thierry
Benoît Magimel
Benjamin Biolay
Shulamit Adar
Emmanuel Bourdieu
Grégoire Leprince-Ringuet
Anne-Lise Heimburger
Patrick Lizana

Montage

Sylvie Lager

Image

Alexis Kavyrchine

Costumes

Anaïs Romand, Sergio Ballo

Production

Les Films du Poisson
Cinéfrance
KNM

Distribution



les films du losange

www.filmsdulosange.fr

Juin 1944, la France est toujours sous l'Occupation allemande. L'écrivain Robert Antelme, figure majeure de la Résistance, est arrêté et déporté. Sa jeune épouse Marguerite, écrivain et résistante, est tiraillée par l'angoisse de ne pas avoir de ses nouvelles et sa liaison secrète avec son camarade Dionys. Elle rencontre un agent français de la Gestapo, Rabier, et, prête à tout pour retrouver son mari, se met à l'épreuve d'une relation ambiguë avec cet homme trouble, seul à pouvoir l'aider. La fin de la guerre et le retour des camps annoncent à Marguerite le début d'une insoutenable attente, une agonie lente et silencieuse au milieu du chaos de la Libération de Paris.



© Lætitia Gonzalez

Emmanuel Finkiel

Filmographie

2016 : *Je ne suis pas un salaud*
2012 : *Je suis*
2009 : *Nulle part terre promise*
1999 : *Voyages*
1997 : *Madame Jacques sur la croisette* (court métrage)

Ce document
vous est offert par
votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2016, 1 100 établissements représentant près de 2 400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe *Actions Promotion* de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Association Française des Cinémas Art et Essai

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du



En partenariat avec la revue

L'Histoire